

Fondane et Janover, même combat

En 1988, je publiais dans *Mélusine* un court article intitulé "Du côté de l'utopie avec Fondane et Janover" (n° 10, p. 267-270). Je mettais en lumière un certain nombre de convergences entre les deux auteurs dans leur critique du mouvement surréaliste ou dans leur conception des relations entre la poésie et l'éthique. Je montrais aussi, en ce qui concerne le jugement porté sur la raison, que l'analyse de Janover n'était pas éloignée celle de Fondane. Cependant, à cette date, Louis Janover n'avait pas encore lu Benjamin Fondane.

Trente ans plus tard, c'est chose faite et Fondane occupe une place de choix dans le panthéon poétique de Louis Janover, aux côtés d'Antonin Artaud et de Roger Gilbert-Lecomte. Ce que l'on constate aussi bien dans la préface rédigée pour l'ouvrage *Front Noir* que dans sa nouvelle introduction à *L'Écrivain devant la révolution*.

Je m'attacherai ici aux circonstances de cette découverte de la pensée de Fondane par Louis Janover, découverte dont je fus à la fois l'acteur et le témoin. Reportons-nous à la fin des années 1990 : aux éditions Paris-Méditerranée, que j'animais avec Anne Soprani, nos discussions avec Louis (nos liens d'amitié étaient déjà anciens) nous amenèrent à concevoir une collection de textes polémiques qu'il allait diriger. D'emblée la collection fut placée sous le signe de René Crevel en reprenant pour titre celui d'un de ses livres : *Les Pieds dans le plat*. Crevel se plaisait à citer le propos de Tzara : "il n'y a que deux genres, la poésie et le pamphlet". Lui-même savait tremper sa plume dans le vitriol pour dénoncer tous les obscurantismes. Par exemple dans *Le Clavecin de Diderot*, ce livre sans quoi, écrivait Breton, il eût manqué au surréalisme "une de ses plus belles volutes". Louis Janover s'était déjà intéressé à Crevel ; il avait pu lire d'autres textes polémiques de lui dans *Le Roman cassé*, le recueil de ses derniers écrits qu'il avait préfacé quelques années auparavant. Tous les volumes de la collection "Les Pieds dans le plat" porteraient en quatrième de couverture cette présentation de ses objectifs :

" Pour remettre les idées en place, ou à leur place, et les suivre pas à pas dans l'actualité, une collection qui met — et c'est là qu'intervient Crevel — 'les pieds dans le plat de l'opportunisme contemporain, lequel plat n'est, comme chacun sait, qu'une vulgaire assiette au beurre'."

Dans cette collection qui comporte une douzaine de titres, Louis Janover publia plusieurs ouvrages, plusieurs pamphlets, d'abord *Nuit et Brouillard du révisionnisme* qui fut le volume d'ouverture, puis *Voyage en feinte*

dissidence, Thermidor mon amour et *Le Surréalisme de jadis à naguère*. Des titres qui suffisent à évoquer quelques-unes des thématiques qui lui sont chères. Parmi les autres auteurs publiés, on ne s'étonnera pas de trouver Maximilien Rubel avec *Guerre et Paix nucléaires* ; on trouvera aussi Jean-Pierre Garnier (le complice de *La Deuxième Droite*, un livre co-écrit), avec un pamphlet sur l'urbanisme contemporain, *La Bourse ou la Ville* ; puis Jean-Marie Brohm et ses *Shootés du stade* (le sport, la drogue et l'argent), Charles Reeve et ses chroniques portugaises intitulées *Les Œillets sont coupés*, également le poète touareg Hawad avec *Le Coude grinçant de l'anarchie*. Et enfin Fondane. Enfin ne signifie pas que le texte de Fondane fut le dernier publié, il s'agissait de donner ici une idée de l'environnement où il allait paraître.

Quand, au fond d'une valise de manuscrits de Fondane, j'ai trouvé ce texte inédit "L'Écrivain devant la révolution", toujours convaincu d'une convergence Fondane-Janover, j'ai tout de suite pensé que Louis était la personne *ad hoc* pour le présenter — et le livre trouva naturellement sa place dans la collection "Les Pieds dans le plat".

Sous-titré "Discours non prononcé au Congrès des écrivains de Paris (1935)", ce texte a été écrit en marge de ce congrès initié par les communistes pour constituer un front intellectuel antifasciste. Un événement majeur dans l'histoire culturelle du xx^e siècle qui avait scellé l'emprise de l'idéologie communiste (en réalité stalinienne) sur une large part de la classe intellectuelle...

Extrêmement critique à l'encontre des points de vue alors exprimés, le discours de Fondane ne pouvait manquer d'interpeller Louis Janover qui avait déjà eu l'occasion de réfléchir à la portée de ce Congrès. La première fois, ce fut avec André Breton. il rapporte que le premier texte qu'il lut de lui, et qui l'influença durablement, fut *Position politique du surréalisme*, un recueil qui contenait le discours du chef de file des surréalistes pour le Congrès de 1935 et qui marquait la rupture définitive de leur mouvement avec la Troisième Internationale, emmenée par Staline. La deuxième fois, avec René Crevel, le discours de celui-ci se trouvant dans le volume des derniers écrits que Janover avait préfacé, particulièrement sensible à ses derniers mots : "au revenant s'oppose le devenant". Et maintenant avec Fondane et son discours non prononcé.

Ces trois textes, de tonalités différentes mais qui tous expriment des positions divergentes par rapport à la ligne majoritaire au Congrès, prônant l'acceptation d'une tutelle soviétique sur la culture pour résister efficacement à la montée du nazisme, ces trois textes ont connu des destins contrariés. Ayant gîlé dans la rue Ilya Erhenbourg, un délégué soviétique qui avait qualifié de pédérastique l'activité surréaliste, Breton fut interdit de congrès ; ses amis obtinrent seulement que son discours fût lu par

Éluard, mais dans le brouhaha d'une fin de séance, quand le public quittait la salle et qu'on éteignait les lumières. Crevel ne lut pas son texte car il s'était suicidé la veille du Congrès et, comme on ne le retrouva pas à temps, on donna à entendre une autre déclaration de lui.

Quant à Fondane, il n'avait pas été invité à intervenir. Il écrivit son texte après coup. Les *Cahiers du Sud* ne le publièrent pas sur le moment, faute de place, et Fondane l'oublia au fond d'un tiroir.

Précisons qu'au cours du Congrès, une seule voix dissidente parvint à se faire entendre, et grâce à l'appui d'André Gide, celle d'une des rares femmes invitées à la tribune, Magdeleine Paz, qui réclama la libération de Victor Serge qui croupissait dans un goulag en Sibérie. (Et c'est pourquoi nous avons mis sa photo en couverture de la nouvelle édition que nous venons de réaliser.)

Comparant les trois discours, de fait tous "non prononcés", et soulignant les qualités de chacun d'eux, Louis Janover considère que de loin le plus pertinent est celui de Fondane, en raison de sa meilleure compréhension du système totalitaire (de son mode de fonctionnement) auquel les trois auteurs se heurtent et de ses prises de position sur la liberté de l'esprit qui demeurent aujourd'hui encore d'actualité.

" L'écrit de Benjamin Fondane occupe une place toute spéciale. Il est alors un des rares à poser les problèmes sur l'art, la politique et les avant-gardes en des termes qui aujourd'hui entrent en résonance avec nos réflexions. Et d'une certaine manière, la position de retrait, qui le laissait étranger à certaines querelles et préoccupations, lui a permis de garder la précieuse distance, nécessaire pour aller au-delà de son temps. Benjamin Fondane, comme il n'a pas à répondre aux diktats intellectuels du PC, et défend le principe de cette liberté, va directement à la racine de cette hégémonie culturelle du marxisme."

Les idées radicales de Fondane dans "L'écrivain devant la révolution", sa volonté de préserver la liberté de penser et d'écrire, étaient déjà pour l'essentiel présentes dans des écrits plus anciens, comme son article de 1927 : "La révolution et les intellectuels" ou ses textes sur le cinéma. Comment pouvait-il avoir compris, avant les autres, mieux que les autres, quelle était la nature de ce pouvoir qui se prétendait communiste et avait usurpé jusqu'au langage de la révolution ? Comment pouvait-il, lui, l'exilé roumain, à l'encontre de beaucoup d'autres mieux intégrés dans la vie culturelle et sociale, garder ses distances vis-à-vis d'une conception marxiste léniniste qui plaçait la liberté de l'écrivain sous la dépendance d'une dictature ? On aurait raison de répondre en mettant en avant son indépendance d'esprit et sa perspicacité, mais on ne doit pas oublier

l'influence de Léon Chestov, le penseur existentiel qu'il avait rencontré dès son arrivée à Paris, en 1924, et dont il deviendrait le disciple. En Russie, on ne le sait pas toujours car ses écrits politiques sont rares et peu diffusés, Chestov avait été révolutionnaire et anarchiste, souvent proche des positions du prince Kropotkine. Contraint de s'exiler, dès son arrivée en France, en 1920, il avait publié dans le *Mercure de France* un long article, "Qu'est-ce que le bolchevisme ?" où il présente son témoignage et son analyse des événements d'Octobre. J'en extrais ces quelques lignes : "Pour quiconque était tant soit peu clairvoyant, apparurent du coup l'essence même du bolchevisme et son avenir. Il était clair que la révolution était écrasée et que le bolchevisme était, essentiellement, un mouvement profondément réactionnaire, qu'il constituait même un pas en arrière sur Nicolas II."

Plus loin :

"Le bolchevisme a commencé par la destruction et est incapable d'aucune autre chose que la destruction. [...] Lénine et ceux de ses camarades dont la conscience et le désintéressement sont hors de tout soupçon sont devenus un jouet entre les mains de l'histoire qui réalise avec leurs bras à eux des plans directement contraires non seulement au socialisme et au communisme, mais à toute possibilité d'améliorer d'une façon quelconque la situation des classes opprimées. "

Chestov était l'un des premiers d'une liste d'auteurs, de Boris Souvarine à Maximilien Rubel — cher à Louis Janover — qui dénonceraient l'imposture d'une pseudo révolution. Si le *Mercure de France* était alors une revue importante, d'orientation plutôt libertaire, l'article de Chestov ne suscita guère de commentaires sur le moment, mais il eut au moins un lecteur attentif : Fondane. Cet article et la fréquentation quasi quotidienne du philosophe devaient le prémunir contre les sirènes de cette prétendue révolution soviétique qui mettait en danger la liberté de l'esprit.

Cependant, ce n'est pas spécialement pour ses conceptions politiques qu'il s'était rapproché de Chestov. À ses yeux, celui-ci était d'abord le penseur existentiel engagé dans une lutte sans merci contre les diktats de la raison. Lui-même, dans son expérience de poète, avait perçu quel danger la raison pouvait représenter pour la création artistique et il s'était retrouvé sur la même ligne que Dada dans sa critique de la pensée spéculative. Quand il a rencontré Chestov, il l'a vu en quelque sorte comme un continuateur de Dada. Je cite son premier article consacré à Chestov, en 1928 dans la revue *Europe* : " Bien qu'un mouvement d'art, qui ne fut que de l'art, n'eût su de sa part s'attirer que des réserves, il eût certainement applaudi aux pires manifestations de M. AA. l'Antiphilosophie (c'est-à-dire Tristan Tzara) . Mais là où d'autres se sont arrêtés, l'âme fourbue, il se découvre incessamment la

nécessité d'aller plus loin. " Comme c'est surtout après cette date qu'il écrit sur Dada, on peut se demander si, en fait, ce n'est pas la pensée de Chestov qui lui a fait mesurer l'importance de Dada. L'irrationalisme et, plus encore, l'antirationalisme représentent, pour lui, ce qui fait la spécificité de Dada et, après Dada, ce qu'il faut sauvegarder. Et d'abord dans le surréalisme. *A priori*, Fondane admet la raison d'être du surréalisme : « Il fallait créer une catégorie qui permit l'existence d'une nébuleuse, une étoile qui justifiât la longue vue. Ce continent cherché fut le rêve. » Mais, très vite, il perçoit des déviations par rapport à l'utopie initiale : en concevant la poésie comme un document mental, comme un moyen de connaissance, — la raison qui décide de la « mobilisation de la déraison », l'occulte « clair et distinct » — les surréalistes la rendent à nouveau tributaire de la pensée spéculative ; en se réclamant du matérialisme historique, ils sacrifient le merveilleux, la poésie en liberté à l'impératif catégorique, aux préceptes moraux, à la dictature du prolétariat par la raison. Dans tous les cas, c'est la raison qui l'emporte et le drame du surréalisme, selon Fondane, est d'expérimenter "à ses frais l'impossibilité d'un accord entre l'exigence poétique et l'exigence éthique".

À quarante ou cinquante ans de distance, Louis Janover, qui fut membre du groupe surréaliste à un autre moment de son histoire, s'interroge sur la dualité du mouvement qui présente "un critère éthique en lutte incessante contre le critère artistique". Il prend parti pour ce qui demeure vivant dans le surréalisme par-delà les reniements, pour ce qu'il perçoit comme son utopie : "la poésie faite par tous, l'espace de la création poétique étendue à la vie quotidienne". Une utopie indissociable d'un comportement révolutionnaire supposant le refus de toute intégration dans une société caractérisée par les inégalités entre les hommes. Selon Janover, le surréalisme a commencé à s'écarter de son utopie quand il a dissocié l'art de l'éthique, et cette dissociation s'est opérée dans la pratique poétique même, quand il s'est agi de capter les forces de l'inconscient pour les soumettre au contrôle de la raison.

L'analyse de Janover, on le constate, rejoint celle de Fondane : c'est lorsque la raison s'immisce dans l'acte poétique que le surréalisme se détourne de son intention initiale. Cependant Fondane concevait ce contrôle de la raison comme un tribut payé à l'éthique tandis que, pour Janover, il s'accompagne d'un renoncement à l'exigence éthique. Les deux points de vue sont-ils inconciliables ? Non car la notion d'éthique n'a pas le même sens dans les deux perspectives : pour Janover l'éthique commande le refus de tout compromis sur le plan de l'intégration sociale ; avec Fondane, il s'agit d'une morale normative, imposée par l'adhésion à une idéologie qui consacre la dépendance de l'individu devant la nécessité. En renonçant à la première

attitude, les surréalistes ne s'étaient-ils pas retrouvés prisonniers de la seconde ?

Fondane avait évoqué, comme raison d'être du surréalisme naissant, une étoile qui justifiait la longue vue. Janover semble lui répondre quand il constate, dans *Le Rêve et le Plomb*, que les surréalistes oublient "la lumière de leur étoile pour préserver leur fini". Ce fini, ce qu'il nomme aussi "satisfaction égoïste et finie", n'est-il pas ce que Fondane désignait avant cela comme "jouissance de la sensibilité". Ce fini est bien, pour l'un comme pour l'autre, le produit de la raison qui incite à juger qu'il est sage d'accepter les lois de la nécessité, les mesquines raisons qui assurent notre tranquillité d'esprit et notre confort en ce monde. Qu'on y voit, avec Fondane, l'effet d'une soumission à l'éthique, ou avec Janover son rejet, selon le sens qu'ils confèrent au mot, c'est bien toujours l'utopie qui est oubliée et la poésie dévoyée.

Que serait donc une poésie non dévoyée ? "La poésie n'est pas une fonction sociale, mais une force obscure qui précède l'homme et le suit." À cette affirmation de Fondane, Janover aurait certainement souscrit et, sans être en désaccord avec son aîné, il aurait aussi reconnu dans l'acte poétique le Grand Rêve formulé par Antonin Artaud : "ne plus être rivés à la terre".

Avec les surréalistes, contre les surréalistes, parce qu'ils avaient foi dans la poésie et non dans les prérogatives de la raison, Fondane et Janover ont toujours mené un combat pour que l'homme ne soit plus rivé à la terre.

Michel Carassou